

DÉTOUR DE VIDE

Mille mercis à Miléna Meynier de m'avoir assistée,
et inspirée malgré elle.

Je remercie chaleureusement Adam Boudron pour le
soutien infaillible dont il fait preuve à mon égard.

Merci à tous les deux encore de m'avoir permis de
renouer avec l'écriture.

Merci à Mélanie Lubert et Pierre Van Cauteren pour
leurs précieux conseils.

Merci à Fantine Biquet et Camille Lesage pour leur
souci du détail.

Merci à Louis Robiolle pour son investissement
personnel et pour nos heures de travail, gravées dans
ma mémoire.

Mes remerciements à Camille Ancel et Karine
Tercier, qui furent cette année des exemples plus
qu'inspirants.

JOHAN J.S.

DÉTOUR DE VIDE



L'été s'était pointé comme chaque année, ennuyeux mais fier, à la hauteur de mes désespérances. Il s'obstinait à chauffer les corps hâlés de quelques ringards des plages tandis que les autres, les comme moi qui fatiguaient de serrer des mains moites, boudaient fermement la saison en vénérant le père des climatisations. Certains soirs, il m'arrivait de longer la côte en dévisageant ces touristes dont je faisais partie, et auxquels je refuserai de m'identifier. Eux affichaient des visages de vacanciers, heureux parce qu'ils devaient l'être ; le mien transpirait la lassitude, peu expressif quand il fallait l'être. Je me plaignais en silence, je n'eus jamais su faire autrement, et j'économisais ma voix pour les contraintes professionnelles. On ne m'aimait point et personne ne le disait tout haut, car je cachais en mon sein une plume acerbe qu'on ne voulait pas inspirer.

Entre les risettes et les sourires fourbes, les échanges sourds et les courbettes, je cherchais l'honnêteté chez l'autre comme on part à la découverte de soi, avec autant d'attention que de tracas.



Il y a une semaine de ça, j'étais arrivée à Saint-Julien-en-Born sans hâte et sous l'impulsion de mon éditeur. J'avais eu la malchance d'écrire un livre qui s'était vendu et depuis, rien. Les ébauches se succédaient, s'entassaient sur son bureau et nous finissions chacune de nos entrevues, lui, abattu en circonstances, et moi, découragée par convenance. On fixait de biais ces chiffons malpropres et j'avais honte, car Oscar fut bien le seul à croire en moi. C'était avec trop d'impatience sans doute qu'il m'avait proposé de signer pour un livre auquel je n'eus même pas le temps de penser. Il voulait l'exclusivité du prochain best-seller français et je lui offrais en retour quelques ratures de vide dont je n'avais que faire. En psychose des délais et face au flegme que j'affichais, Oscar s'était promis de trouver une solution. Trois ans après ma tournée des librairies,

valises dans le regard et courbatures à la main, je me retrouvais donc dans les landes tous frais payés. La maison m'avait en quelque sorte sponsorisée pour que je fusse frappée, enfin, par l'illumination divine qui la ferait briller à nouveau.

Oscar m'avait assuré que ça fonctionnerait, que tous les auteurs à succès devaient laisser derrière eux le vacarme de la capitale et, qu'une fois en rencard avec l'atlantique, la magie opérait. Il tenait ses propos pour vérité, car après tout, Oscar avait peu de bouteilles mais, non sans une hautaine fulgurance, s'était fait un nom dans le milieu. On me disait d'ailleurs privilégiée d'être sous son aile protectrice ; mais, entre nous, je lui trouvais parfois l'esprit spongieux. Que pouvait-il savoir des écrivains comme moi, qui ne savaient qu'écrire l'inintérêt et, par définition, ce dont les gens se fichaient ouvertement ? J'avais eu un coup de chance comme il en arrive parfois, j'avais retranscrit le banal avec de jolies phrases et quelques métaphores linéiques ; et si cela me suffisait, Oscar était convaincu qu'il restait quelques trucs à pomper dans ce qu'il nommait trop aisément mon « génie ». Idée qui m'emmena donc à ce point précis et presque

risible : devant une résidence d'artiste où j'étais censée me retirer quelques mois pour revenir à Paris, au pire glorieuse, au mieux ignorée.

Cette désinvolture, je la devais à l'ennui de vivre ou quelque autre fatalité conceptualisée qui donnait à mon audience une raison pour l'excuser. Mais au fond, d'aucuns savaient fort bien que seuls les privilégiés osent faire la moue à la célébrité ; je ne trompais personne, même pas moi-même. Bref, puisque j'étais là et toujours sous contrat, je n'avais que peu d'options viables sinon celle de passer la porte, m'enfermer dans ma piaule et me scalper les méninges.



De toutes les tentations de ce monde, j'avais choisi l'alcool pour m'ouvrir l'esprit et, plus rarement, l'amphétamine pour me reposer. Deux diables relativement communs à la mesure de leur légalité. C'était donc naturellement qu'en m'adressant à la réception pour récupérer les clefs de la chambre, je demandais où l'on pouvait trouver le bar. Le jeune homme trop souriant continua d'enfoncer ma journée en me

répondant qu'il n'y en avait point, tout en me tendant le dépliant des activités «fortement recommandées pour nourrir l'inspiration». Dépitée, je traversais les couloirs colorés du bâtiment avant de déposer mes bagages au numéro 6. Le lieu n'avait rien à voir avec ce qu'on pouvait s'en figurer, ne dégageait aucun luxe, pas même un semblant de bohème-hippie-méditatif-créatif, et ressemblait à un centre aéré plus qu'à un sanctuaire de retraite. Vue encombrée de pins, lit d'hôpital et table rustique en guise de bureau : aucun doute, j'étais au nirvana.

Je ne pris même pas le temps de déballer mes affaires que je quittais la Crésidence, le pas pressé, pour déambuler dans les allées pavillonnaires alentour.

En arrivant sur la grève, je cédai au charme intemporel qu'impulsent les embruns en irritant la vue. L'atmosphère lourde d'un orage en devenir portait à l'océan un horizon d'apocalypse et brouillait mon cœur d'éclairs rancuniers. J'avais cependant trop chialé sur le sujet et de la rancune, je n'aurai plus rien à écrire. Qu'importe ce qu'en pensait Oscar, je savais comme *Des tours de vide* m'avait pompé l'âme. Pendant plusieurs années, j'avais fouillé dans les méandres de ma

mémoire traumatique pour accoucher d'une biographie fictionnelle qui ne ressemblait à rien. Ce qui eût plu, mais ce que je ne saurais réitérer faute de matière. À défaut de m'inspirer, cette balade me désespéra assez pour qu'en cette heure matinale, je me retrouvasse assise dans un troquet inconnu, familier en ce qu'il abritait d'infortune. Je ne sus pas bien à quelle heure je me levai de ma chaise, mais la masse informe qui s'était agglutinée dans le bar me permit d'en déduire le temps des apéritifs et, pour moi, celui de désertter la fête. Le réceptionniste m'observa traverser le hall, titubante, à la manière d'un animal curieux, et je claquai la porte derrière moi, soulagée d'ébriété. J'avais sorti l'ordinateur en trombe, sûre que mon état me permettrait de pondre les premiers chapitres qu'Oscar attendait sûrement de pied ferme, et un sourire franc m'écorcha les joues. Je ne pus m'empêcher de ricaner en imaginant ce grand trentenaire mal articulé, assis bien droit derrière son bureau, tortillant les bords de sa moustache farfelue comme si sa vie dépendait en fait du chaos de la mienne. Passé le rire, le blanc de l'écran fit tourner la pièce assez vite pour que je me découvre subitement au sol à gerber mes tripes. Je rassemblai ce qu'il me

restât de courage ou de lâcheté pour me traîner vers le lit, mais puisque la moquette me parut sujette à y crever, je tendis le bras et attrapai un oreiller en songeant qu'après trois ans d'attente, Oscar pouvait bien malmener sa moustache une nuit de plus.



Les nuits s'impatientsaient, les soleils ne fatiguaient jamais de se lever et mes feuilles capricieuses se froissaient d'un rien. La saison battait son plein et si Saint-Julien demeurait mort, Contis accueillait les visiteurs égarés, des vieux habitués et quelques pèlerins en recherche d'un jardin où crêcher. N'empêche, chaque soir, la ville s'illuminait et on s'y mélangeait pour boire et se baigner, danser parfois jusqu'au petit matin. C'était idéal, c'était l'été, les gens prenaient le temps d'apprendre à se satisfaire de joies simples en sachant tristement qu'elles ne dureraient pas. Moi, je les observais, tuais l'ennui en leur compagnie, me fondant dans la masse comme je l'eus toujours fait lorsque j'avais besoin de me divertir.

Lasse de l'ivresse environnante, j'avais rencontré Joy en prenant la fuite. Un coup d'épaule involontaire et elle

me toisa d'abord comme si j'eusse fait partie de la pire espèce, avant de me sourire sincèrement et de m'excuser. Sur le chemin du retour, moi qui flânais d'ordinaire en respirant la nuit autour, son regard polaire commença à m'obséder. Il m'avait rendu alerte sans raison et, en toute vérité, bousculait furieusement mes sens; quand bien même ce n'était pas lui, mais elle tout entière : ses gestes lents et sa posture droite, sa nonchalance puis sa bonté, ce contraste juste qui vint violemment me déséquilibrer. J'étais entrée dans ma piaule tout aussi éméchée que l'autre soir, mais ce qui tourbillonna cette fois fut la précision des mots et l'aisance étonnante offerte à mes doigts qui, jusqu'au matin, dansèrent sur mon clavier triste. Je ne saurais dire pourquoi, et Oscar n'aurait sûrement que faire de ces pages trop descriptives, mais j'avais la sensation intime que je tenais là ma seule source de création. Je la retrouverai, qu'importe combien de soirs alcoolisés il me faudrait, et je me promis de la suivre jusqu'à dénicher, au fil de mes inepties, un sujet digne d'acharnement et de sueur. Oscar attendrait, ma vie elle-même passerait au second plan, car quelque chose d'innommable mais de profond me hurla qu'ensemble, nous avions le particulier à expérimenter.

Dans la chaleur moite de mon été dépressif, je me réveillai lourde mais sans remords, le crâne froissé et l'humeur nauséuse, ballottée gentiment sur la banquette arrière. Nous roulions encore, mais depuis quand roulions-nous? Je me redressai et tirai en chignon mal fait mes cheveux humides, avant de m'arrêter sur Joy qui retint mon attention plus que le conducteur, parce que le soleil l'éclairait tout à fait et qu'elle frôlait l'irréel que peignent souvent les inspirés. Moi, ce fut dans mon journal que je l'immortalisai, en décrivant la suspension hypnotique de ses cheveux, le translucide de sa peau ou ses cernes marqués, qu'on devinait malgré le filtre naturel que l'univers lui fit offrande. Très justement, je notais comme le cosmos parut minable à ses côtés, car Joy avait la parure du divin et le charme de l'éphémère. Toute en paradoxe

et sans même un éclat de voix, à la seconde où on la rencontrait, sa fureur de vivre la propulsait bien au-dessus des dieux, car de toutes déités, Joy diminuait les spiritualités pour en devenir la plus exacte définition.

Eros avait pris le volant sans questionnements et sans que je ne sache dire s'il s'agissait d'une véritable impulsion ou s'il fut simplement, de nous trois, le plus apte à conduire. On avait sauté dans sa 205 comme on sauterait dans le vide : laissant derrière nos aversions dans l'unique but de ne s'en remettre à rien. Pour la première fois depuis l'enfance, je me sentis vivante à nouveau, énergique face à l'inconnu. C'était précisément pour cela que j'avais pisté Joy jusqu'à devenir son ombre, parce qu'en son sillage vibraient des impatients, des reculés ou des curieux qu'elle faisait briller à sa seule façon d'être au monde.

Eros était l'un de ceux-là, que je connus la veille et avec qui je partais, sans le savoir, pour une aventure qui durerait plusieurs mois. Il avait le visage de la jeunesse et la sagesse des sereins, un sourire en coin duquel on ne pouvait qu'être empathique, le regard sévère mais la voix d'un ange qui ne vieillirait pas. Eros n'était probablement qu'un surnom, mais il lui allait bien.

Ainsi, il était aux commandes de notre destin et Joy s'amusait qu'il fût le plus enfant mais le plus sérieux. Elle se moquait en lui parlant d'adolescence; je riais parce que son rire était communicatif et parce que je n'avais plus ri depuis trop longtemps. Je ne lui avais encore rien partagé, mais il me suffisait de l'écouter, de la regarder vivre et elle s'amusait à me surprendre dans un coin à griffonner : elle disait que j'étais un spectre timide et intelligent, qu'elle avait pour ambition de me voir rayonner, et Dieu seul sait ce qu'elle entendait par là. N'empêche, rayonner, il me semblait que ce fut le cas dès lors qu'elle me permit d'écrire, soit, à l'instant même où je lui déboîtai l'épaule. Eros s'arrêta et Joy sortit pour faire le plein.

«Alors, c'est quoi ton histoire?» Il me dévisageait, avec sympathie, dans le rétroviseur central. Je ne répondis rien, fis la moue en haussant les épaules et ça le fit rire.

«On a tous quelque chose que Joy est la seule à percevoir. Au bout d'un moment, elle te dira quoi et, tu verras, ça sonnera comme la plus belle des vérités.» Là-dessus, je détournai le regard pour la détailler à son insu, pour tenter vainement de percer à jour ses thèses

intérieures. Elle monta dans la voiture et cria à Eros de dégager, vite. Il démarra en trombe et elle, elle riait aux éclats.

«Aucune chance qu'on finance Total!» avait-elle raillé en allumant une clope, tout en sachant que les répercussions seraient plus contraignantes que le geste, mais heureuse maintenant et heureuse vraiment, nous contaminant au passage parce qu'au fond, «on a qu'une vie».

Prosaïsme s'il en faut, Joy avait le don de rendre au banal la singularité qu'il supposait et, dès lors, nous nous retrouvions tous euphoriques et inconscients, comme on peut l'être quand on renonce à l'ennui. C'était sa force de faire la nôtre; tout paraissait harmonieux et sans conséquence. On retrouvait notre âme d'enfant et je saurai plus tard qu'il ne s'agissait là que d'une manière extravagante d'oublier les tragédies qui dominaient son monde, bien que je ne puisse retenir qu'il n'y a, au grand jamais, de plus élégante façon d'exister.



Les roublards, c'était comme ça qu'elle les nomma. La 205 nous avait lâchés quelques heures avant qu'on atteigne la frontière espagnole et Eros l'avait laissée sur le bas-côté sans ressentiment, une pointe de lassitude dans l'œil que Joy s'empressa d'éliminer. Tel un sniper, elle ciblait la plus intime de nos émotions néfastes pour la foudroyer et en faire de l'or. C'était là son talent, qui lui-même résultait du caractère profondément sincère de sa bonté. Joy avait le souci en haine et la légèreté comme philosophie. C'était fatigant, mais tellement grisant qu'on s'animait avec elle, longeant le bord des routes, tous les trois, comme de sombres vagabonds. Un pick-up s'arrêta et quelques jeunes défoncés nous firent grimper à l'arrière. Joy exaltait, les cheveux dans le vent et les yeux arrondis comme s'il s'agissait du premier jour de sa vie. Il n'en était rien et elle fêtait d'ailleurs trente printemps que j'imaginai ardents — tristes en fait, fanés comme je l'avouerai plus tard —, et qu'on célébra ensemble : les roublards, Eros et nous. Un « nous » existait bel et bien et, ce soir-là, elle se confia pour la première fois, sans émotion, en m'expliquant avec une brillante simplicité comme l'on vibrait bien ensemble. C'était on

ne peut plus juste, on vibrait à la manière d'électrons contraires qui s'attirent mécaniquement et malgré eux, pour fusionner et se trouver finalement à leur place la plus concrète. À son alentour, tout me paraissait proportionné, la plus grande de ses excentricités me semblait des plus communes, car d'une étrange sonorité sonnaient ses gestes en percutant le monde avec asymétrie; et ça la rendait belle. En trinquant avec Eros, nous partageâmes le même sentiment fugace d'appartenance à Joy : toute notre vie, jusqu'alors, se résuma en un vulgaire prétexte pour la rencontrer; parce que, jusque-là, nous ne savions tout bonnement pas nous y prendre. Sans s'en douter, Joy nous apprenait à nous montrer cohérents au monde, et ce, en tutoyant ses plus grandes contradictions.

Les roublards, sentant l'euphorie du groupe, s'arrêtèrent quelque part au milieu de la nuit; là où le ciel devint paysage et les astres notre unique toit. On fêta les trente années de Joy sans se renseigner, juste comme ça, car il y aurait toujours une raison à la fête et une autre à la fuite. Parce qu'en dépit des peines qui encombraient nos vies respectives, on avait tous refusé de s'éteindre pour raviver la flamme de notre jeunesse épuisée.

On s'enivra jusqu'au matin, le pick-up ayant ses réserves, en laissant place aux rêves de chacun et, plus encore, à l'importance d'y croire. L'un des roublards voulait trouver Vénus, sans préciser s'il s'agissait de tomber sur l'amour ou la lumière et nous ne posâmes pas la question, car cela nous semblait relativement similaire. Une autre souhaitait un enfant et qu'il grandisse mieux qu'elle, à l'abri de la violence et de la civilisation. Eros ambitionnait le célèbre des poètes corrompus qui l'inspiraient, et Joy se contenta de suspendre nos vies, parce que c'était en ça que résidaient ses propres espérances. De mon côté, j'avais gardé le silence pour mieux inscrire cet instant dans mon carnet.

Les roublards prirent la route, sans nous, et on leur souhaita très sincèrement le meilleur puisqu'on fut en train de l'expérimenter nous-mêmes. Ils nous laissèrent une carte que Joy étudia minutieusement avant de frapper dans ses mains, car à quelques heures de marche se trouvait un homme qu'elle appelait Delta, et qu'on pourrait crécher chez lui. J'avais senti la réticence d'Eros, mais elle

fut presque subitement remplacée par le soulagement de trouver repos et pied à terre. On crapahuta sous le soleil espagnol en transpirant les toxines de nos corps retranchés et, à chaque pause, je sortais mon journal pour gribouiller mes impressions, bien plus inspirée que ce que j'avais la force de dégager. Joy s'impatienta de notre impatience et nous gronda comme des gamins, en nous rappelant qu'on devrait être reconnaissants de cette aventure, reconnaissants qu'elle se traduise par la douleur dans nos jambes ou à travers la sueur qui nous trempait l'échine. On ne l'écoutait guère, mais nous lui portions au fond une admiration similaire et, de fait, continuions à avancer sans oser lui couper la parole. Il s'avéra que, grâce à Joy, le trajet passa en un éclair et l'on se retrouva rapidement à Rosas, entre deux trois sessions de stop et puant comme il faut, au croisement d'une rue qui, pour nous, s'appellerait Delta.



Eros toisait les retrouvailles de Joy et Delta en fumant cigarette sur cigarette. Moi, je le regardais

lui, en détaillant la jalousie qui venait contracter les traits de son faciès, si doux d'habitude. Je me demandais comment il survivrait à cette semaine prévue en Espagne et avais peur de voir l'angélique bambin céder aux mesquineries des inconfiants. Je m'inquiétais pour lui, parce qu'il aurait suivi Joy au bout du monde et qu'elle l'aurait abandonné à n'importe quel détour. Et puis, Eros était un jeune homme charmant. Il n'avait pas la vingtaine capricieuse, mais celle qu'on envie tant elle semble déjà emplie d'une sagesse qui nous fait défaut. C'était un garçon calme avec un corps de porcelaine qu'on croyait sorti de la mythologie grecque. Souriant, serein et enthousiaste, on eût dit qu'il se forçât à cultiver l'image du silence et du mystère sans que cela ne le rende distant. Je lui trouvais mille forces, donc, hormis celle de résister à l'ego. Joy, elle, se fichait bien de ce genre de réflexions et vivait comme elle voulait vivre, avec une personnalité changeante mais toujours honnête, ce qui nous obligeait à l'excuser. Elle existait pour elle en blessant parfois les autres, mais sans doute étaient-ce ces autres qui ne vivaient pas comme il faut. Je crois qu'elle ne remarqua même pas la détresse d'Eros, ni son besoin.

Elle voyait ce qu'elle voulait voir et ce qui lui semblait le plus en accord avec l'excès. Qu'il s'agisse d'émotions ou de faits, c'était bien ça qui l'animait chaque jour : exister en repoussant ses limites physiques et psychiques ; continuer à brûler la vie par les deux bouts sans entrevoir de conséquences. C'était puissant, beau, et profondément égoïste.

Ce fut la première fois que je la voyais retrouver autrui. Il y avait quelque chose de charnel, comme dans toute relation qu'elle entreprenait. Aucune place n'était laissée à l'abstinence ou au retrait, Joy expérimentait à mille pour cent, sans s'encombrer de convenances ou de timidité. Elle aimait Delta comme elle aimait Eros, et comme elle s'éprenait de chaque être à qui elle offrait son attention. Je trouvais ça dément, lui enviais cette capacité à voguer sur la vie comme sur l'océan, avec une maîtrise de l'irraisonnable tellement singulière qu'on ne pouvait rien blâmer. Ce qui blessait relevait de la maladresse et, quelque part, c'était bien la seule chose qui la rendait humaine. L'on ne pouvait rien lui refuser, car elle-même ne refusait rien et prenait toute situation à bras-le-corps, pour justement la rendre unique. Eros n'était qu'un spectateur hébété,

comme je l'étais moi-même, totalement démunie face à ce qui se dessinait comme le *fatum* : irrévocable et absolu.



Delta habitait non loin de la grève, ce qui lui permettait d'avoir une vue désencombrée sur l'océan et quelques brins d'herbe dans l'arrière-cour. Il était artiste et vivait aux crochets de ses vieux, produisait des films douteux, mais peignait bien. Ce matin, il avait demandé à Joy de lui servir de modèle et ils s'étaient enfermés dans son atelier. Eros déambulait avec conviction dans le jardin, verre de *Vino Tinto* dans une main et cigarette dans l'autre, tourneboulant et soupirant comme si son existence même était en jeu. Moi, j'écrivais pour passer le temps et, surtout, pour ne plus me laisser abrutir par ses va-et-vient ridicules. On ne s'adressait pas beaucoup la parole, principalement parce que je ne l'adressai à personne et qu'il me suffisait d'observer pour prendre part au mouvement. Mais comme Eros se torturait sous un soleil de plomb, je lui proposais de s'asseoir à mes côtés

et d'essayer de se calmer. En lui disant que rien ne servait de souffrir si l'action ne dépendait pas de lui, il se leva et, derechef, enfonça la porte de l'atelier. Je restai à l'écart de la scène qui se jouait, fatiguée d'avance par la médiocrité que recouvrent parfois les rapports humains. Mais j'entendis tout. Les cris déformés de haine envoyés par Eros, l'ironie de Delta, l'incompréhension de Joy. Je ne le savais pas encore, mais il s'agissait d'un lieu commun pour elle qui transperçait les cœurs sans volonté. Delta mit Eros à la porte, ce qui signifiait que nous fûmes tous les trois sans abri pour la nuit. En marchant vers la plage, Joy se mit à rire. Parce qu'elle trouvait la jalousie d'Eros enfantine, et il l'embrassa en souriant. Elle disait que Delta se calmerait, que dès demain, nous serions de retour si Eros daignait se montrer moins fier. Il accepta et j'acquiesçai, et l'on dormit sur le sable, heureux de vivre ce moment qui n'incombait qu'à nous. Ce sentiment d'appartenance que j'ai évoqué plus tôt, ne permettait pas la raison ou l'altruisme : on voulait partager chacune des secondes que passait Joy ici-bas, et l'on souffrait lorsqu'elle ne nous priorisait pas. C'était là le cratère que creusaient nos individualités, Joy ne hiérarchisait rien et aimait

le monde quand, nous, n'aimions qu'elle et avions ce dernier en aversion. Une relation trop déséquilibrée pour que l'on ne souffrât pas, mais si particulière qu'elle valait la peine d'en crever.

Dès le lendemain, Joy reçut un appel et nous étions, quelques heures plus tard, de retour chez Delta ; Eros, calme et rassuré de l'amour qu'elle disait lui porter, moi, reconnaissante toujours de cette attention que je ne pensais pas mériter.

Le jour, Delta nous emmenait vivre l'Espagne, culturellement et socialement ; la nuit, Joy faisait danser ses désaccords en provoquant des scènes mythiques dans lesquelles trois êtres se déchiraient. Au bout du compte, la semaine s'éternisa et ils finirent tous par s'aimer en empruntant je ne sais quel chemin qui mena à la liberté. Je manquais volontairement les appels d'Oscar afin qu'il n'obstruât pas cette vérité fragile susnommée génie. Je m'étais effacée aux yeux de Paris, et cela me libéra d'un poids immense, me permettant d'exhaler en secret et d'apprendre à jouir sans conditions. Car sans doute était-ce là l'une de mes plus cruelles consciences : comme j'étais incapable de transparence face à l'autre, je jouais pour

ne lui laisser aucune chance de se jouer de moi. Aux côtés de ces trois énerguènes, j'apprenais à tourner autour du monde sans y chercher ma place et sans me poser de questions, à placer l'amour bien au-dessus des convictions.

Delta vint me cueillir un matin, sous un soleil léger et le chant d'oiseaux mystiques, il s'approcha de moi sans délicatesse et me perça de questions. Il voulait savoir d'où je venais, comment j'avais rencontré Joy et Eros, pourquoi je les avais suivis, ce que je pouvais bien écrire à longueur de temps dans mon journal, pourquoi je parlais peu et souriais mal... Comme à mon habitude, lorsqu'autrui empiète fâcheusement sur le périmètre limité de ma sociabilité, je détournai aisément la discussion. Alors, c'était lui qui répondit à ses propres questionnements sans même s'en rendre compte, trop heureux de se trouver narrateur passionné d'aventures qui étaient, de toute façon, bien plus significatives que les miennes. Plus il déblatérait, plus je découvris comme il était le pendant masculin de Joy. Delta était un surnaturel qui tomba sur Joy comme sur l'alter ego qu'il recherchait. Elle était la

muse de tous, je m'en rendais tout juste compte quand il m'expliqua qu'il lui proposa un jour de renoncer aux autres, demande qu'elle déclinât d'une simple moue. Lui s'était épris d'elle onze ans avant moi et pour une raison que j'ignorais, s'en était séparé pendant trois ans. Ses yeux s'illuminèrent d'émotion, sa voix perdit en rythme et, après un soupir de soulagement, Delta me lâcha que ce détour tranchant fut trop douloureux pour qu'il ne l'expérimente à nouveau.

Je ne pouvais rien rendre compte alors, mais j'ai aujourd'hui conscience que la chance de rencontrer quelqu'un de son envergure nous frappe d'une rare violence lorsqu'on est contraint aux adieux.

La semaine à Rosas se transforma en mois et tandis que nous avions planifié, la veille au soir, de prendre la route à l'aube pour tromper la canicule, Eros et moi nous retrouvâmes à attendre Joy, sac sur le dos, pendant une heure. L'heure suivante nous désespéra assez pour que l'on réveille Delta en le priant de démêler cette situation. Il revint quinze minutes plus tard, désolé et aussi impuissant que nous. Au coucher, et sans lui en détailler la raison,

Joy s'était enfermée dans la chambre de Delta qui avait fini par sombrer sur le canapé. Depuis, elle ne voulait pas en sortir, donnant signe de vie seulement pour nous rassurer. Cela ne fonctionna ni pour moi ni pour Eros qui, face à ce changement soudain de comportement, nous trouvions tristement désemparés. Alors, nous avons attendu, tout simplement. Delta était bien le seul à chercher communication et tentait vainement quelques accroches symboliques afin d'oublier un peu notre obsession analogue. C'était peine perdue : Eros méditait dans l'arrière-cour quand je couchais mes impressions stériles sur papier.

Je ne le saurais que plus tard, mais Joy était la proie de démons capables de la posséder pendant un temps que personne, et encore moins elle-même, n'aurait su déterminer. C'est Delta qui, après avoir déposé une assiette devant la porte de sa chambre, vint à mon encontre avec la posture de ceux en quête de considération. Il s'assit à mes côtés, se servit un verre de vin dans celui qui était à mes pieds, et trinqua avec l'invisible comme pour se donner la force de se livrer.

« C'est la première fois que tu la vois comme ça ? »
J'acquiesçai en silence, sachant d'avance que je n'aurais pas besoin d'intervenir autrement.

« C'est difficile au début et... Non, en fait, je ne suis pas sûr que l'habitude rende les choses plus simples. »
Il s'arrêta, pensif, les yeux vers le ciel, et continua en se grattant la barbe :

« Avant notre séparation, elle avait commencé un traitement. Je l'ai encouragée, mais pour être honnête, ce qu'elle était ne lui ressemblait pas. Alors j'comprends qu'elle ait voulu arrêter, mais la dernière fois qu'elle s'est retrouvée dans cet état, j'ai cru qu'elle ne reviendrait pas. »

À demi-mot, Delta confirma maladroitement un verdict que j'avais depuis longtemps supposé, mais auquel je me refusais de croire. Lui connaissait assez Joy pour avoir peur des répercussions, sachant qu'une déception fatale l'emporte généralement sur ceux qui courent après l'illusion. C'est ainsi que je me rendis compte que Joy avait un cœur immense et qu'il souffrait trop et d'un rien, sans qu'elle ne trouve le courage d'en préciser oralement les causes. Je découvris qu'elle se cachait lorsqu'elle était à terre et qu'elle ne souhaitait

se mettre à nu qu'en extrême conscience de ses faits et gestes; soit lorsque le drame était passé et qu'elle pouvait en parler sans céder à l'émotion. C'était bien cela, Joy s'inclinait devant ses émois : en public lorsqu'ils étaient joyeux, en privé quand ils l'abattaient. Delta finit par se lever en m'indiquant qu'il allait ouvrir une autre bouteille, pour qu'on trinque à elle, en priant l'inconnu funeste qui la terrassait de nous la rendre avant le lever du soleil.

Nous restâmes à Rosas huit jours de plus et ne la croisions qu'à de rares occasions, lorsqu'elle sortait de sa prison pour répondre à ses besoins primaires. On la voyait se traîner un peu dans la cuisine ou jusqu'à la salle de bains, le visage fermé et le regard vague, comme si elle était autre et ailleurs. Elle fuyait le réel sans l'enjoliver cette fois, et dans un sens, je faisais de même en ignorant les appels et mails d'Oscar. Penser à Paris, à ma vie d'avant, à cet être qui se terrait dans son minable appartement, m'était insupportable. L'anxiété montante me faisait perdre le compte de la boisson, et m'enivrer me permettait d'oublier ceux qui comptaient sur moi sans me connaître. J'étais là où je n'aurais jamais pensé me trouver et, puisque je m'y

découvrais étonnamment bien, j'ignorai mon passé avec la même volonté que j'employais à devenir autre.

Lorsque Joy revint au monde, nous l'accueillîmes confiants, comme on reçoit un signe de l'univers quand le destin nous semble creux et trop tracé. La route, nous la prîmes ensemble jusqu'au golfe des Roses où Delta nous déposa. Les embrassades s'éternisèrent et j'en profitais de loin, l'œil humide face à trois âmes sœurs qui se séparent. Eros nous avait proposé de prendre le large jusqu'à La Palma, une île dans l'ouest des Canaries, nous vantant sa roche et ses bois, mais surtout des compagnons d'infortune qu'il comptait y retrouver. Ceux-là ne nous attendaient pas ; Joy et moi n'espérions rien et n'hésitâmes pas une seule seconde à suivre aveuglément notre ange, gardien de ces sourires qui nous allégeaient souvent le cœur. Nous montâmes dans le ferry barcelonais et Joy agita son foulard en guise d'au revoir, Eros l'enlaçant par la taille et moi, la détaillant comme le plus théologique des mystères. Quand elle me surprenait à l'étudier de la sorte, Joy plongeait ses yeux gris dans l'abysse des miens avant de battre d'une paupière gracieusement. Je ne pus jamais expliquer ce que recouvraient ses clins d'œil,

mais chaque fois, ils me rassuraient en ce qu'ils avaient de sincère. Toujours inconsciemment, Joy frappait là où on l'attendait le moins, et c'était précisément pour ça qu'elle nous faisait renaître, nous irritait parfois, mais plus que tout, nous fascinait lorsqu'on daignait mesurer l'ampleur de son pouvoir.

Nous passâmes presque neuf heures sur les flots et, sans fermer l'œil, profitons de l'air marin, des embruns, et de l'humeur rescapée de Joy. Elle était telle que je la connaissais : pleine d'entrain, curieuse d'un rien et amoureuse du monde. J'aimais voir Eros trembler en sa présence, avec elle, comme si les alentours étaient réduits à néant et qu'ensemble, explorateurs de terres saintes, ils foulaient l'univers sans lassitude. C'était beau, tellement empli de vérité que je me demandais parfois comment m'intégrer à ce voyage nébuleux.

Je ne pensais pas pouvoir trouver un jour une réponse satisfaisante à cette question. Je constaterai plus tard, avec amertume, que ma place la plus juste était à ses côtés.

Depuis notre rencontre, je fuyais mes envies noires comme on se détourne des ennuyeux, avec une grande

volonté mais sans entrain, puisque justement en plein caprice cérébral. Joy et Eros me permettaient toujours d'ancrer le positif dans ma vision du monde, et je leur en étais reconnaissante, car voilà bien longtemps que je n'avais pas écrit l'amour vrai, l'aventure sans regret et les joies faciles. Mais parfois, leur présence ne suffisait plus aux virages que j'exerçais face à mes névroses propres. Je songeais à mon frère, sur lequel j'avais trop écrit ou pleuré; peu importe, j'étais frappée par la culpabilité et l'envie sombre de lui passer un coup de fil, de tomber sur son répondeur *mortem* pour mieux tutoyer ses hauteurs, invisibles désormais.



En arrivant sur l'île, je fus d'abord frappée par l'immensité réduite du paysage. Les montagnes de pierre nous dominaient et rejoignaient le ciel en une harmonie des plus parfaites. Eros se sentait chez lui alors qu'il n'avait jamais mis un pied ici, Joy s'amusait de le voir si enjoué et moi si impressionnée, et je priais un peu pour que le séjour se poursuive sans grands encombres. Car Joy glissait vers l'humeur basse et

avait le cœur serré. Laisser Delta derrière elle sans bien savoir quand elle le reverrait lui avait plombé les yeux. Je commençais malgré tout à la connaître et imaginais avec quelle facilité elle passerait bientôt à autre chose, comblée sans doute par des amours nouvelles. On traversa l'île en stop, sans encombre justement, sinon cette fatigue heureuse qui devint quotidienne en nous courbant le dos. Eros maîtrisait l'espagnol et nous lui laissions la charge des discours. Ses amis, eux, parlaient le français et avaient beaucoup voyagé. Dès que je les aperçus, il me frappa qu'ils appartenissent à une autre ligne temporelle et à l'instant où ils me saluèrent, je compris qu'ils auraient des fables à me conter pour toute une vie si j'acceptais de les entendre.

Tana et Georgio avaient un chien, Youki, qui nous sauta dessus à l'instant où nous arrivâmes au campement. Ils vivaient là pour un temps indéterminé, entre une cascade et la nationale, attendant sûrement que le vent les porte ailleurs. Et puisqu'ils attendaient, ils possédaient ces moments pour écrire et peindre, ceux de la randonnée et des rencontres, somme toute le temps de vivre comme il faut. Joy, évidemment, tomba en adoration, et Eros était fier que, pour une

fois, l'impulsion sociale vient de lui. Tana me semblait douce et cotonneuse, mais cachait sous ses airs sages un caractère marqué que Georgio ne défait pas. Lui-même trop excentrique parfois, tendait à lui laisser une place particulière parmi les autres et en ce monde. J'étais témoin, à nouveau, d'un amour singulier et tellement puissant, tellement facile, qu'il me fit presque virer envieuse. Ce soir-là, Georgio et Eros firent un feu païen et des danses de joie. Alors, Joy me tendit la main et c'était les yeux grands ouverts qu'elle me lança : « Allez, allez Maria, c'est notre moment ! » Cette phrase pourtant simpliste sonna comme une énigme à décrypter, et elle m'emmena danser avec aisance malgré ma maladresse évidente. On flottait ensemble, en dessous des montagnes – mais dans nos têtes enfantines, bien au-dessus des cimes. Comme tout ce qui venait de Joy, le moment fut divin, rendu irréel par l'agilité native qu'elle dégageait en tournoyant autour de moi. Elle faisait ça tout le temps, même quand elle ne dansait pas. Elle me lorgnait de biais et avec bienveillance, se demandant sans arrêt ce qu'elle pouvait bien entreprendre de nouveau afin que je me sente faire partie du tout.

J'étais avec elle comme seule avec moi-même. Le spleen et l'existentialisme en moins ; proche d'elle. j'avais confiance en demain.

Quelques heures plus tard, Georgio et Tana s'étaient éclipsés sans discrétion, Eros s'était endormi au coin du feu et Joy, qui avait pris un carton de LSD, un peu d'opium et après s'être trop esclaffée, avait le mal des zygomatics et le besoin d'air nouveau. On savait qu'une plage se trouvait à quelques kilomètres de là, et elle me tira par le bras pour qu'on l'atteigne. Joy voulait revoir l'océan pour mieux revoir Delta et je crois que, dans son esprit en descente, elle portait réellement l'espoir de l'y retrouver. Une fois dans la nuit noire, pour seul repère le brouhaha des vagues qui s'écrasaient sur les rochers, nous nous assîmes dans le sable. Comprenant que Delta ne pourrait la rejoindre, Joy s'était tout bonnement décomposée. Cet océan qui les séparait n'était rien face à la dualité constante qui l'embrouillait. Elle me confia que parfois, elle était sûre de faire partie de ceux qui ont la tête ailleurs, ceux que nos sociétés nomment malades ; et qu'en raisonnant avec logicité, elle devait se faire soigner. Je ne pus lui répondre que ce fut vrai – même si ça l'était –, car

en dehors des diagnostics vivait cette femme que je me refusais de voir changer. En fait, Joy était la définition de ces génies qui ne passent à côté de leur folie et en font profiter les malheureux, comme nous, qui n'ont de cesse de réfléchir. Ces brûlants, Kerouac les avait déjà trop racontés et quant à Joy, je me promis d'en faire la plus exacte description afin que les ennuyés puissent s'évader à nouveau.

« Bon sérieux, qu'est-ce que tu écris tout le temps dans ton journal? Je peux en lire un bout? » Elle me lança cette phrase avec la plus grande légèreté, mais d'un coup d'un seul, je fus prise de panique. Je lui répondis que j'y inscrivais mes observations les plus communes et mes pensées les plus profondes, et en lui avouant cette vérité, je contournais le fait que je l'écrivais, elle.

« Lis-moi un passage. » Et je m'exécutai. Je sortis mon journal et commençai, la voix tremblante, ma lecture mal assurée.

L'air était doux. le ciel clément. et l'oxygène était chargé de ce quelque chose qui fait vibrer les âmes en quête de renouveau. L'on arriva à La Palma comme les étoiles filantes débarquent sur la Terre. voguant sans jamais nous écraser. C'est comme

sa qu'on décida de vivre. Pour combien de temps encore ces jours épiques pouvaient-ils bien durer ? N'y avait-il pas un dieu pour nous arrêter d'être heureux. était-ce dans l'ordre naturel des choses ? Je ne pouvais me résoudre à y croire. quand nous définions le divin à notre seule façon d'être à l'autre. à notre seule manière d'exister. Pourtant. au fond. je continuais à me demander comment y prendre sincèrement part.

«Ce n'est pas mauvais. Tu ne peux pas garder ça pour toi, ce serait égoïste.» Évidemment, Joy n'avait pas connaissance de *Des tours de vide* et je me gardais bien d'en toucher mot. Si je boudais généralement les compliments, celui-ci fut si honnête qu'il me brisa le cœur. J'eus le sentiment de devoir l'écouter, d'être dans l'obligation de répondre à Oscar et de lui avouer que je n'avais rien. Mais avant que je puisse en dire plus, Joy se livra comme elle se livrait parfois, tellement rarement que c'en devenait précieux. Elle rebondit sur mon texte en disant comme elle aussi, ne se sentait à sa place nulle part, et comme sa vie n'était qu'une quête de sérénité. Tous ses déboires recouvraient un mal-être terrible qu'elle ne prit pas la peine de formuler. En revanche, elle me conta l'un de ses plus grands désarrois.

Joy avait, quelque part, une fille qui fêtait aujourd'hui ses neuf ans. Le père était péruvien, vivait en France, et s'était battu pour obtenir la garde. Depuis trois ans, Joy n'avait plus l'autorisation d'approcher Aysmée ou le géniteur.

« Je prenais trop de drogue, je me suis calmée depuis. Mais le tribunal, c'est long, ça marche pas comme par magie. J'ai ce que je mérite, je le sais, mais putain c'que ça fait mal. »

Joy me parla soudainement de Delta. Il était, des innombrables qu'elle aimait en ce monde, celui chez qui elle pouvait se reposer. Je compris que s'il lui demanda un jour l'exclusivité, c'était pour la protéger d'elle-même. Joy me raconta ce soir d'octobre où elle débarqua chez Delta sans prévenir, le ventre rond et les joues mouillées. Elle décida de garder l'enfant en songeant qu'enfin, elle trouverait une raison viable de vivre comme il faut. C'était sans compter sur les décombres qui résultaient de ses nuits d'enfants et menaçaient chaque jour de s'effondrer. Toujours, Joy en revenait plus motivée encore, sûre que cette fois serait la bonne. Je me reconnus bien assez en ses dires pour blâmer cette maladie sournoise qu'on nomme dépendance.

L'addiction concernait une substance. Joy, elle, était accro à tout ce qui lui permit de s'éloigner d'elle-même. La drogue, l'alcool, le sexe ou l'amour, peu importait tant qu'elle trouvât un moyen de repousser le mal qui asphyxiait son crâne. Elle m'avoua qu'un soir, Aysmée, le regard beaucoup trop noir pour son âge, lui avait lancé qu'elle ne voulait plus la voir. Sa bouche d'enfant articula des mots qu'aucun parent ne devrait entendre. Des paroles glaciales que Joy me retranscrivit, livide, comme je ne l'eus jamais connue jusqu'alors. Je la découvris frêle et mortellement blême, triste à en faire pâlir l'arctique. Ses yeux pétillaient sans envie dans la nuit, et sa mâchoire restait bloquée de biais; retenue par l'invisible, je devinais à son regard que s'en remettre à l'océan serait, ce soir, une variable rassurante. Alors, je serrai sa main entre les miennes, certaine qu'un peu de chaleur humaine la ramènerait. Puis, je lui glissai en chuchotant comme mille vies font une âme, et que la sienne était bien plus lumineuse qu'elle l'imaginât. Que très justement, elle illuminait les autres pour mieux briller elle-même et que j'espérais malgré tout qu'un jour, sa fille ait la chance d'en profiter. Joy larmoyait maintenant, en combat contre elle-même mais en proie à la

victoire des opiacés, la même qui lui eut un jour marqué l'avant-bras. Il y eut des milliers de Joy jusqu'ici, et si je me réjouissais d'en connaître la plus rayonnante et sage – selon ses principes –, je percevais sans mal la géhenne dans laquelle elle sombrait parfois, tributaire du passé et des remords, sûre qu'elle ne valait rien.

Si je ne savais effectivement ce qu'elle incarnerait dans le lointain, je témoignais volontiers de l'importance qu'elle habite cette Terre aujourd'hui, et qu'elle trébuchât en travers de mon chemin. Joy était le joyau de tous mais la pierre précieuse de personne, et ces moments de vérité me rappelaient son humanité propre en me donnant l'ambition de l'aimer mieux.

À cet instant, je compris ce qui ferait mon prochain livre. J'appellerais Oscar dès le lendemain, sans même attendre de Joy le moindre consentement.

Il y avait une histoire à raconter. Il y en aurait toujours une, oui, mais celle-ci me transportait assez pour que j'ose songer à nouveau au succès. Quoique, peu importe les retombées, il était clair que je ne pourrais rien écrire d'autre et je me donnais une mission quasi substantielle à laquelle je ne pourrais me dérober,

comme si je n'avais pas d'autres solutions que de m'atteler à l'écrire, *elle*. Je n'osais lui en parler d'abord, et j'espérais seulement qu'elle me donnerait ultérieurement son accord. Au fond, je n'en doutais point, tout cela sonnait comme l'unique voie à emprunter. *Des tours de vide* me parut d'ailleurs tellement insipide que je commençai à en avoir honte. À côté d'elle, tout s'éclipsait et pleurer sur mon enfance misérable et ma peur de l'abandon me sembla à l'instant naïf au possible. Il me resterait bien des choses sur lesquelles chialer, mais j'avais choisi malgré moi de m'en remettre à la plus ardue des tâches : écrire l'abîmé en prenant le parti de le rendre aussi beau qu'il existât. Joy se redressa et nous marchâmes en silence jusqu'au campement. Elle me déposa un baiser sur la joue avant de se blottir contre Eros. Moi, j'attrapai mon journal et écrivis ce qu'il vint de se passer dans les moindres détails, jusqu'aux flammes qui ondulaient maintenant sur les visages épuisés de mes amis.



J'ouvrais les yeux, pleine de bave, et remerciais Youki pour ce tendre réveil. Les autres dormaient

encore et, avant de partir marcher un peu avec le chien, je photographiais mentalement Eros et Joy, entrelacés, frappés par la lumière froide du matin. Mon cœur se serra et j'eus du mal à déterminer l'émotion primaire qui m'assaillit. Il s'agissait d'une sorte de jalousie gentille qui me ramena à ma propre condition. J'étais avec eux comme avec nul autre, et pourtant, je passais mes nuits en solitaire et les matins polaires n'en finissaient pas de me serrer la mâchoire. Je les aimais profondément, mais je me haïssais de ne pas avoir l'audace qui me ferait vraiment entrer dans le clan.

Youki courait au-devant et je m'amusais à lui courir après, chassant le néfaste, jusqu'à ce que mon absence de condition physique ne me rattrape. La joie, tantôt le calme, tantôt l'hystérie, la passion pour la vie : j'étais impressionnée de discerner le caractère des propriétaires dans celui de l'animal. C'était frappant et ça transpirait le bonheur. On tomba sur une rivière et je m'y baignai, nue et légère comme je ne crus jamais l'avoir été auparavant. J'estimais ces moments esseulés tout en les sachant dangereux, car s'ils duraient, il était probable que le passé m'abrutisse assez pour me rendre maussade. Je ne pouvais plus m'arrêter là-dessus et j'avais

fermement l'intention d'inscrire dans mes journaux, à l'antipode de mon dernier roman, les joies discrètes qui définissaient le jour.

Quelques minutes seulement après avoir expérimenté la sérénité me frappa qu'il fallait que je prévienne Oscar. Voilà des mois que je ne répondais plus à ses sollicitations et, s'il ne me pensait pas déjà morte, je lui devais de plates excuses. Je sortis de l'eau à la hâte, rappelais Youki et revins au campement en trotinant. Tous buvaient un café autour du feu mort et me saluèrent chaleureusement. Je m'éclipsais pour téléphoner à mon éditeur.

«Oscar! C'est Maria!

— Enfin! Tu n'imagines pas...

— Je suis confuse, je voulais t'appeler avant, mais...

— Tu sais que j'ai appelé la Crésidence et qu'ils ne t'ont pas vue depuis des mois? On paye pour rien, qu'est-ce que tu fous exactement?

— Ouais, c'est compliqué à expliquer. Je suis désolée, j'aurais dû te prévenir. Mais j'ai trouvé de quoi écrire, je te rembourserai tout ça à parution. Je ne sais pas si ça va marcher Oscar, et je m'en fous pas mal, parce que j'ai vraiment de la matière là.

— Il s'agit pas de remboursement, mais... écoute, ravi de savoir que tu écris. Tu arrives à écrire, on est d'accord?

— Ouais!

— Tu penses pouvoir m'envoyer les premiers chapitres pour qu'on en parle?

— Alors non, justement. Je ne peux rien taper là, tout est dans mes journaux. Mais dès mon retour à Paris je retranscris et te l'envoie directement.

— Et quand comptes-tu revenir?

Un silence, deux respirations suspendues à des milliers de kilomètres l'une de l'autre.

— Aucune idée. »

Oscar s'impatienta gentiment, car son métier exigeait de lui qu'il ne s'emporte pas avec les auteurs qui lui rapportaient. Il m'indiqua que l'édition poche de *Des tours de vide* était sortie et qu'un chèque tomberait bientôt, ce qui rendait possible d'étendre l'extase. Cette question, « Quand rentres-tu à Paris? » me pétrifia. Je ne me l'étais jamais posée, et voilà bientôt quatre mois que j'avais quitté la capitale. Ce qui s'annonçait comme une retraite estivale s'allongea, sans que je m'en aperçoive, et l'idée même de rompre

l'aventure me parut délirante. Alors, je décidai de me laisser porter encore, tout en gardant au creux de mon cerveau cette éventualité fatale qui, pour moi, sonnait comme un prompt retour à la médiocrité.



Georgio et Tana étendaient le linge, ensemble, tantôt se râlant dessus, tantôt rires déployés. Ils me faisaient penser aux personnages d'un film d'après-guerre. Fougueux, libres, sans attaches sinon celle qui les liait. Georgio pointa le ciel en nous disant que le temps était idéal à la fuite et que l'on devait se mettre en route avant que ne tourne le vent. Mais Eros, allongé sur le hamac, joint à la main, lança que rien ne pressait, qu'on partirait demain. Joy roula des yeux et s'éloigna avant de disparaître à la lisière du bois. Tirillée entre l'envie de la rejoindre et celle de lui laisser l'espace dont elle avait probablement besoin, la raison l'emporta et je m'asseyais aux pieds d'Eros, avant de tendre le bras pour m'autoriser quelques taffes. Le soleil faisait perler de fines gouttes de sueur sur son torse céramique qui se frayaient un chemin entre les quelques poils blonds

qui l'habillaient. La fume cernait ses yeux et le faisait paraître plus vieux, plus sage encore. Je le détaillais ainsi, sans rien dire et en étant tout à fait frappée par son charme. Je ne l'avais remarqué jusqu'alors, car Joy éclipsait tout bonnement l'aura de ceux qui l'entouraient. Mais puisque notre épiphane s'était détournée, je tombais sous le chic de cet autre que je croyais connaître. Eros inclina la tête, plissa les yeux et cligna de l'esprit en me lâchant qu'il n'avait jamais noté mes taches de rousseur et que l'éclat de m'on œil les faisait briller. Que ce fût bien mon iris ou l'effet de la *weed*, cela m'importa peu quand je pris conscience de la chaleur froide qui écrasait ma poitrine. J'étais touchée qu'il m'examine à son tour, qu'il me considère. Défoncé bavard, Eros balbutia un peu sur son enfance heureuse. Il me disait courir entre les sapins alaskiens en s'enfonçant dans les neiges d'été. Il avait perdu ses parents tôt; orphelin de tout, il finit par s'établir à Québec pour y étudier l'astrologie dans une faculté douteuse. Il riait de ça, de sa bêtise comme de ce qu'il nommait ses niaiseries. Il connut une femme, bien plus vieille, chez qui il crécha contre service, avant qu'elle aussi ne passe, comme le temps qu'on ne rattrape pas, disait-il.

À sa mort, il laissa les enfants de la vieille se battre pour l'héritage et fuit vers la France. Quatre années passèrent et il rencontra Joy, soit, un sens à la vie. Il disait qu'il fut heureux d'avoir fait ma rencontre et, sans que je ne sache ce qu'il cachait derrière son sourire étrange, qu'il l'était davantage maintenant.

À ces mots, je lui tournais le dos et partis à l'encontre de Tana comme l'on chercherait ancrage. On discuta de rien un bon moment avant qu'elle me demande ce que je pensais des enfants, ou plutôt, du fait d'en avoir. Je lui riais au nez, un peu éclatée, en expliquant brièvement que je n'y songeais pas, car j'étais bien trop concernée par la besogne qu'était celle de m'occuper de moi-même. Tana me rejoignit en sourires en me confiant que, bientôt, ils seraient quatre si l'on ne laissait pas Youki pour compte. N'importe qui l'aurait pris dans ses bras et félicitée, mais moi, incapable toujours face à l'autre, me contentais de hocher la tête en la gratifiant d'un « cool » peu enthousiaste. J'étais sûrement la dernière au courant, j'aurais pu remarquer son ventre arrondi et ses joues pleines, mais je compris que j'en étais incapable si Joy hypnotisait les parages. Elle

était comme une douce obsession de laquelle on ne souhaite se détourner. Mais puisqu'absente, je pris note des visages qui m'entouraient, familiers en ce qu'ils rendaient au monde. Une bande de hippies pleine d'amour, qui aurait cru que je puisse un jour m'en éprendre? Ce fut le cas, pourtant, et je passais trois heures de plus à discuter et rire avec eux, assez planante pour m'exprimer et trop peu pour sommeiller. J'appris que Georgio était un ancien punk. Anarchiste des rues, il renforça le cliché en adoptant Youki. Tana étudiait les méandres du cerveau humain au travers de la psychologie, et lâchait ses pourboires de serveuse au raté qui squattait sa cage d'escalier. Elle, ne le voyait pas sous cet angle. Elle le trouvait courageux d'avoir pris ses distances avec la société, tout en le jugeant un peu d'y avoir laissé un pied. Un soir d'hiver, elle le fit monter dans son appartement; Georgio mangea chaud et Youki prit un bain. Pour le reste de leur histoire, les deux vagabonds squattèrent un temps le studio avant de reprendre le goût du voyage. Tana laissa derrière l'université et les conventions pour les suivre sur des routes crasseuses qu'elle était aujourd'hui contente

d'avoir abandonnées. «La fougue de la jeunesse», disait-elle, une pointe de tristesse sous la paupière. Car s'ils s'offraient aujourd'hui des soirées psychédéliques et quelques cigarettes longues pour le jour, ils étaient loin du sombre passé qui leur avait marqué le corps.

Georgio nous rejoignit et prit Tana dans ses bras avant de se tourner vers moi, les traits relâchés et les muscles détendus, se tenant à la place exacte qui lui fut conférée au sein l'univers. Je gravais cet instant dans mon esprit, parce qu'il fallait l'immortaliser quelque part et, qu'eux, ne se rendraient jamais bien compte du précieux qu'ils détenaient. Pour eux et en bonne agnostique, je priais un peu afin qu'ils ne se perdent plus, que rien ne les sépare, pour qu'ils continuent à éblouir l'été et adoucir la nuit, qu'ils existent encore longtemps, car ils rendaient le monde meilleur. Je me levai maladroitement et titubais jusqu'à la première tente, avant de m'y engouffrer et de sombrer comme il faut dans un sommeil artificiel.

Le son d'un tambour me tira d'un rêve piteux dans lequel j'étais embourbée et, poisseuse, j'ouvrais les yeux

pour constater que la nuit était tombée. Je m'étais endormie dans la tente d'Eros, et sursautai ferme en le découvrant allongé à côté de moi. Il s'était manifestement assoupi en lisant – qu'on pouvait être optimiste parfois. Seulement, j'aurais reconnu cette lecture d'entre mille puisqu'il s'agissait bel et bien de mon roman. Horrifiée, je tentais de lui retirer lentement le bouquin en cherchant à ne pas le réveiller, mais mon éternelle délicatesse fut fidèle à elle-même et Eros sursauta à son tour.

« Ouah, Maria! Putain, tu m'as fait flipper », je m'excusais avant de lui lancer que je fus dans le même état en ouvrant les yeux.

« Ouais, j'étais trop défoncé, fallait que je me pieute. Puis je t'ai trouvé là et tu dormais bien.

— Et tu as essayé de lire...

— Et je me suis endormi. Bien joué, c'est ça. »

Il se redressa, courbé, à peine tenait-il dans cette tente minuscule et l'ironie ne lui seyait guère. Il secoua *Des tours de vide* devant ma tête décomposée.

« Une pote me l'a offert pour Noël, il y a deux ans. Depuis, je le traîne partout sans savoir quoi en faire. Quand j'ai capté que c'était toi, je l'ai commencé. J'ai bientôt terminé là. »

Sudations inconvenantes et tachycardie naissante, il commençait à faire affreusement chaud dans cette tente.

« C'est franchement quali'. Puis, comme tu parles pas beaucoup, c'est un bon moyen d'en apprendre plus. Enchanté de faire votre connaissance Maria. »

Et il me tendit la main en se courbant davantage. Gênée, je souris et la saisis; Eros me plaqua alors contre lui avant de placer ses bras autour de moi, et de me serrer, fort. Cette étreinte avait l'atour banal mais le cœur vrai; mon regard se voila et je mis ça sur le coup de la défonce, sachant au fond comme j'étais sobre. En lisant *Des tours de vide*, Eros connaissait la Maria pluvieuse et cynique que j'étais avant de m'en remettre à eux. Il savait mes détresses et fut dès lors apte à comprendre cette distance que je mettais encore entre la réalité et moi. Une dissociation brute qui me permettait d'oublier le suicide de mon frère et cette colère fade à l'égard de mes géniteurs, l'amour inexprimé et réprimé que je leur portais aussi. Eros entrevoyait mes failles les plus profondes et en plaçant ses doigts autour de mon visage, et en plongeant son regard humide dans le mien, je me surpris à penser que, cette fois et pour le reste de ma vie, j'aurais

un allié honnête avec lequel surmonter les entraves pénibles que rencontrent parfois les désaxés. De façon connexe, je pris conscience que cette vérité s'appliquait aussi bien à Joy ou Delta et, tant que nous fûmes réunis, qu'importe encore que la Terre tourne bien.



Pieux voyage qu'était le nôtre, songea Joy à voix haute en sirotant son verre de vin. Puis, elle se heurta au vrai et s'agita en se rendant compte qu'elle n'avait pas daigné me servir. Eros me toisa sans mot dire, et moi, je dévisageai le vin frais que Joy venait de verser. Elle se calma et vint se rasseoir à mes côtés, « On a frôlé la tragédie ».

En se familiarisant avec mon livre, Eros savait fort bien quelle relation problématique j'entretenais avec l'alcool. Le vin était un amour duquel je m'étais, il y avait quinze ans de ça, éprise sans aucun tact. Passionnée, je m'étais offerte à lui comme il s'offrit à moi, avec la promesse sans réserve d'intrigues nouvelles. Comme tout amour toxique, il fut à l'origine de mes joies les plus pénibles et de mes plus heureux

malheurs, m'ayant à plusieurs reprises convaincu de fréquenter les dieux. Sans lui, mon existence devint anodine et la réalité perdait en volupté, mais trop de lui me ramenait à cette vision terne et inconsistante. Le vin était la dose de sel dont j'avais besoin pour rendre le soleil supportable et la lune savoureuse. Cependant, voilà une semaine que j'avais pris la décision de m'en passer, pour la première fois de ma vie, et tandis que je faisais malgré moi mon deuil, que je tremblais comme une feuille et que mon corps suait le poison, Joy s'étonna que je refuse de trinquer.

On était de retour chez Delta et, dans son salon feutré, on se reposait comme l'on rentre chez soi à la suite d'un long trip : détendus et épuisés, soulagés enfin de retrouver un semblant de stabilité. D'un coup d'un seul, Joy avait voulu fuir l'île ; Delta l'avait appelée, Eros et moi savions que quelque chose se tramait, mais elle ne laissa rien paraître sinon son envie irréprouvable de le rejoindre. Alors, nous l'avions suivie comme on l'eut fait jusque-là, sans poser de questions. Je ne pus prendre le contact de Gerogio et Tana puisqu'ils n'avaient ni adresse, ni ordinateur, ni portable. Je les avais enlacés, et Youki

aussi, avant de leur faire de grands signes depuis le ferry. Nous nous sommes promis de nous revoir, en sachant très bien que c'était là une promesse qu'on ne tiendrait pas.

Arrivés chez Delta, celui-ci nous accueillit avec nonchalance, fidèle à lui-même quoi qu'ayant l'air éreinté plus qu'à l'ordinaire. Il semblait avoir drastiquement maigri et si cela renforçait son apparence d'artiste névrotique, ce qui creusait son visage et lui donnait le teint gris avait l'attrait pernicieux. Il s'agissait cependant d'une intuition que je ne partageais à personne. Mais, encore la dernière au courant, quelque chose l'affectait bel et bien, car Eros semblait étrangement calme face à l'amour compulsif que Joy portait à Delta, du soir au matin, passant chaque seconde – en dehors desquelles ce dernier se reposait – au creux de ses bras frêles. Plus les jours passaient, plus je le constatais diminué. C'était comme si le vent avait tourné, brutalement, et qu'un funeste je-ne-sais-quoi se fut abattu sur nous. L'énergie n'était plus à l'aventure, on ne perdait plus son temps à refaire le monde, l'on vivait tristement, comme mélancoliques de ces

mois passés ensemble. Sans que je parvienne jamais à le pointer du doigt, l'essentiel s'était rompu.

De mon côté, je peinais à imaginer le retour à ma vie passée, mais je savais aussi qu'Oscar m'attendait de pied ferme et que je ne pourrais dès lors repousser encore mes responsabilités. Joy ne comprit pas que je me conduise en adulte, elle me trouvait ennuyeuse quand j'abordais mon départ et, d'un regard acerbe, me méprisait ouvertement de me montrer si conventionnelle. L'atmosphère était électrique et chaque décharge contractait un peu plus mon cœur déjà nostalgique. Cette vie de bohème, je ne l'aurai troquée pour rien au monde et la désertion me rendait amer ; les critiques de Joy n'arrangeant rien à la situation, je prenais de plus en plus de distance comme pour me préparer. Personne ne fut dupe, et si Eros cachait mal sa peine, Joy me punissait pour ne pas affronter la sienne. Un soir, après le repas, Eros partit fumer dans l'arrière-cour, laissant les deux blessées que nous fûmes en un tête-à-tête des plus cruel.

« Tu ne bois pas ?

— J'ai un problème avec l'alcool.

— Tu en as un avec la vie. »

Quand Joy souffrait, elle s'inventait dure et insensible, sans concessions; une véritable poufiasse imbue d'elle-même. Son aura d'ordinaire scintillante se métamorphosait en une brume sombre et menaçante, le visage haut et le regard hautain, elle me jugeait comme la dernière des misérables. Si l'on ne fut pas compréhensif, Joy pouvait être franchement détestable. J'avais déjà été témoin de ce petit manège risible, mais en être la cible rendit l'empathie bien plus difficile. D'ordinaire peu confiante, je possédais néanmoins assez d'amour-propre pour ne pas me laisser traîner dans la boue sans riposter.

« Je sais que tu ne veux pas que je parte. Tu m'aimes et ça te fait chier de te rendre compte que tu t'es attachée. Pas la peine de nous détruire sous prétexte que tu n'assumes pas. » Joy se raidit, manifestement peu préparée à l'idée d'une confrontation mutuelle. Bien droite sur le fauteuil, elle sécha son verre, me fixa, et le serra tellement fort entre ses doigts qu'il explosa en un bruit sourd. Des morceaux de verre s'écrasèrent au sol, du sang dégouлина de part et d'autre de sa main, mais elle ne détourna pas le regard. Si elle ne voyait pas si rouge, elle aurait senti la panique déformer mes

traits et, j'en étais sûre, se serait sincèrement excusée. Il n'en fut rien. Les dents serrées, Joy se leva et tourna les talons en direction de la salle de bains. Troublée, prise d'une intense colère fade, je rejoignis Eros dans le jardin et allumai une clope avant de lui dire d'aller s'occuper de Joy parce qu'elle s'était blessée, car ce ne serait plus à moi de prendre soin d'elle.

*De l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas :
putain ce que ça pouvait être vrai. putain, qu'est-
ce que je l'aimais.*

La brumaille parisienne me fit l'effet d'une vingtaine de coups de couteau dans la poitrine. La veille, le lendemain de notre querelle, j'avais dit au revoir à Eros et Delta, le regard plat et les cheveux lourds, comme si je n'avais pas la force d'y croire parce que tout ça sonnait comme un départ trop solennel. Joy ne nous accompagna guère à la gare ; encore quelque chose que j'eus du mal à digérer. Alors, aussi grise que Paris, je me retrouvais dans le métro comme une gamine qui aurait perdu son toit et sa famille ; seule, effrayée, profondément malheureuse. Un rêve éveillé qui se finissait mal, j'en gardais un goût aigre sous

les papilles et dans mes veines pulsait le même acide qu'avant mon voyage, consumant à nouveau douloureusement mes os. Aussi sournois que l'addiction, il m'empoisonnait l'esprit en le rendant monochrome, me laissant voguer sans nuance, en tête à tête sévère avec l'obscur qui soumet les anémiés.

Je claquai la porte de mon appartement et m'installai à mon bureau. J'envoyai un message à Oscar, sortis mes journaux et me mis à retranscrire presque mot pour mot et avec hargne l'inoubliable de ces derniers mois. Je ne le savais pas encore, mais je tenais entre mes mains le plus précieux de mon existence en même temps que le plus tragique de ses aspects.

J'étais convaincue que son histoire devait être contée. Celle-ci entremêlait des âmes qui, pourtant toutes à la recherche d'un paradis, cessaient enfin de chiner pour mieux se contenter du jour. On se perdit avant même de se découvrir et quelque part au milieu de la nuit brillaient encore les astres qu'on convoitait. Au fond, on ne sut jamais combattre le mal, mais ensemble, on s'inventait assez puissants pour que trône en reine de notre empire illusoire cette fureur de vivre qui nous rassemblât d'abord. Les quitter, c'était renoncer aux joies rares qui me firent espérer la suite. Je devais leur faire confiance, savoir que la distance ne serait que temporaire, que personne n'aurait mué à mon retour. Mais c'aurait été me mentir que de m'en persuader en conscience des feux follets qui guidaient leur chemin. Je ne le savais que trop, ils faisaient partie de ces insaisissables que

l'on ne rencontre qu'une fois. Qu'importe l'amour ou la profonde sincérité des promesses, il suffisait de s'en détourner pour qu'ils voguent un peu trop loin, qu'ils se dissipent malgré eux.

En attendant, je retrouvais la Joy que j'aimais et, des filantes dans les pupilles, je l'écrivais avec ardeur en maltraitant mon clavier. J'y passai plusieurs semaines et dormis peu, car à chaque fois que je m'arrêtais, il me semblait vital de les rejoindre, de marcher à nouveau ensemble et ce, qu'importe que ce fût à l'intérieur de mon crâne. J'avais besoin d'écrire le gris de son regard et le blond de ses cheveux, besoin de l'écrire à la hauteur des heures précieuses qu'elle m'eût accordées. J'avais le passage du temps en horreur et la peur de la perdre en obsession. Je lui griffonnerais des lettres à en faire pleuvoir l'œil des dieux et si cela ne suffisait point, je traverserais l'océan pour la couvrir d'un parapluie. Qu'importe, en vivant à nouveau l'idylle au travers de mes pages manuscrites, il fut évident que je ne saurais dès lors me passer d'elle, ou d'Eros; qu'en toute honnêteté, je préférerais crever plutôt que de les laisser tomber dans les méandres de ma psyché grippée.

La pluie grignote lentement ma chair. Elle devient l'asphalte qui pourrira mes os des années durant. C'est Eros qui m'a appris que le « drame » aurait, dès ce soir, une définition nouvelle. Ça a fait la une des journaux espagnols et je pense qu'elle aurait jubilé en se sachant star des faits divers. À Rosas, deux inséparables ont préféré la libération à la survie tandis que les moins créatifs ont naïvement cru à l'overdose. Cette échappée-là a pourtant bien été préméditée, et l'on a parlé d'une mise en scène si gracieuse que le doute n'est plus permis. On les a retrouvés enlacés, face à face, et j'imagine l'ivresse qui les a submergés lors de leur ultime soupir. L'autopsie de l'homme a révélé une maladie incurable, mais l'autre ne montrait pas plus de signes d'errance que ceux d'une âme fidèle en quête de délivrance. Ô comme ça lui ressemble... Même

avant l'oubli, elle a gardé à cœur le souci du paraître et a tout mis en œuvre pour que l'on ne clame pas le renoncement ou la rédemption, mais bien l'affranchissement des normes qu'elle n'aurait plus eu la force de bousculer. Joy s'est donnée au ciel avec autant d'élégance qu'elle a vécu. Tandis qu'elle lâchait son dernier souffle battait dans ses veines l'art du spectacle et le grandiose de la scène. Je l'imagine sereine maintenant, convaincue aussi que perdre Delta signifiait saluer un être bien trop cher pour s'évertuer à semer d'après paillettes là où certains sauraient éclore. Le chagrin ne me permet guère un pardon qui se voudrait indiscutable. Le manque est si puissant qu'il m'empêche de prononcer cette syllabe qui, dès lors, n'a plus la sorcellerie des sourires. Son nom est devenu tabou tant il me rappelle à l'imaginaire démesuré qu'il nous restait à risquer. Moi qui pensais cruellement que le temps serait de notre côté pour nous permettre d'expérimenter à nouveau ce particulier qu'on estimait exaltant. Mais puisqu'elle a déserté la dimension triste où je me trouve encore, je ne cesserai de l'écrire pour que subsiste, jusqu'au dernier sommeil de ma mémoire, cet amour fatal qu'on eût un jour le devoir de s'accorder.



Eros, lui, a trouvé en la poursuite de ses origines une façon de s'évader. Avant de s'enfoncer dans l'Alaska comme on s'enfoncé désespérément un poignard dans le cœur, il m'a donné rendez-vous dans un troquet parisien. J'ai eu du mal à quitter mes carnets, mon manuscrit; en somme, la réalité factice qui me permettait de bien respirer. Mais Eros est mon frère d'arme dans cette guerre que nous avons livrée contre les éteints et, le revoir, c'était m'assurer qu'il restait quelques bribes de notre combat. Au fond, je crois que j'espérais qu'il me donne à nouveau l'occasion de fuir l'horreur du banal et ce rôle cruel qu'est voué à jouer l'humain bien portant. Mais attendre d'un être tout aussi brisé que moi la fougue des insoucians était une erreur égocentrique que j'ai constatée à l'instant où il est entré dans le bar. Eros m'a cherchée du regard et je lui ai fait signe en tenant un sourire maladroit. On est restés là un moment, face à face, en se dévisageant assez pour comprendre que rien ne serait plus comme avant. Puis il m'a serrée dans ses bras. C'était la deuxième fois, et son corps contre le

mien m'a ramenée à La Palma, et sa chaleur fraîche m'a mouillé les yeux. On s'est assis, avons commandé et bu quelques verres afin de desserrer nos gorges enflées. Il m'a expliqué ses plans d'errance sans conviction et j'ai compris que malgré l'immensité des peines surmontées jusqu'alors, celle-ci était trop grande pour qu'il ait la certitude d'en revenir. L'Alaska pour tombeau et la neige gèlerait son corps bien trop jeune pour renoncer. Eros m'a fait promettre de nous rendre immortels. C'était bien ce qu'ils eurent cherché jusqu'alors, ce à quoi j'avais pris part quelques mois, mais ce qu'on savait vain maintenant que celle qui nous permit d'y croire avait tiré sa révérence. L'on s'est dit au revoir simplement, sans se retourner, et cela sonnait faux. J'aurais tellement voulu lui dire de rester, que tous les deux, nous pourrions transformer ce deuil, le fêter, en faire quelque chose à *son* image. Mais je savais tristement que nous n'avions pas ce pouvoir, *son* pouvoir, et qu'au sort finissent par se plier les enragés lorsqu'ils perdent subitement le compas qui les guidait. Alors, je lui ai dit « je t'aime », parce que c'était trop vrai pour être tu.



Les dernières paroles de Joy ne sont pas celles de cette Espagne véhémement que je préfère oublier. Avant tout ça, lorsqu'il y a quelques mois j'eus terminé le premier jet de mon manuscrit, je lui envoyai pour validation. Nous ne nous étions pas donné de nouvelles depuis cette nuit stupide à Rosas, et je décidai de lui transmettre mes écrits pour qu'elle puisse comprendre comme elle embellissait si justement la trame du monde. À sa réponse, j'aurais pu saisir que son choix était fait.

« C'est bon pour moi.

J'aimerais sincèrement que ma fille puisse me voir à
travers tes yeux.

De toutes réalités, je continuerai à t'aimer pour celle
que tu m'as appris à devenir.

Joy »

J'avais eu la chance de partager six mois de sa vie et de connaître l'amour véritable; je passerai le reste de la mienne à me saigner les doigts pour les retrouver, pour qu'ensemble, on puisse exister ailleurs que dans mes souvenirs, bien au-delà des méandres qui chahutaient l'iris de nos regards écroués.

*À Joy, dont la finesse de vivre ne cessera
de m'inspirer.*

À Delta, que je n'aurai plus la chance de découvrir.

À Eros, puissions-nous nous réinventer.

*À Aymée, pour qui cet ouvrage a vu le jour,
à qui je souhaite de rencontrer sa mère au travers
de mon amour.*

MARIA EST

DÉTOUR DE VIDE

O.S.C. ÉDITIONS

Ballottée sur la banquette arrière d'une vieille 205, j'ouvrais les yeux, poisseuse mais satisfaite, sans savoir depuis quand nous roulions. La transpiration me chatouillant la nuque, j'attachais mes cheveux quand mon regard fut aspiré tout entier par elle, qui défiait les lois universelles, éclairée parfaitement par le soleil qui perçait à l'horizon. Joy avait les cernes de la trentaine fatiguée, mais le sourire innocent. Ses cheveux blonds en suspension étaient pareils à mille mains tendues qu'on souhaiterait saisir et ne jamais lâcher. Très justement, je notais comme le cosmos parut minable à ses côtés, car elle avait

la parure du divin et le charme de l'éphémère. Toute en paradoxe et sans même un éclat de voix, à la seconde où on la rencontrait, sa fureur de vivre la propulsait bien au-dessus des dieux, car de toutes déités, Joy diminuait les spiritualités pour en devenir la plus exacte définition.

On sauta dans la voiture comme on sauterait dans le vide, laissant derrière nous nos peines et tracas pour s'en remettre à rien. Eros était au volant, Joy s'amusait de le savoir le plus enfant mais le plus sage ; et moi, je compris comme je n'aurais plus à me soucier du futur tant que nous fûmes ensemble.

Plus tard, en trinquant avec Eros, nous nous rendrons compte à quel point nous fûmes incroyablement dépendants d'elle. Toute notre vie jusqu'alors se résumait en un vulgaire prétexte pour la rencontrer. Joy nous avait appris à vivre, simplement, en nous montrant cohérents au monde tout en côtoyant ses plus grandes contradictions. Grâce à elle, nous évoluions dans un cadre très privilégié, protégés que nous fûmes de la vie et heureusement exposés à elle. L'on n'en ressortirait pas toujours indemne, et parfois, Joy nous laisserait

cruellement face à nos peurs, mais qu'importe, demeurer à ses côtés valait les peines de toute une vie.

Eros me confira un jour : « On a tous quelque chose que Joy est la seule à percevoir. Au bout d'un moment, elle te dira quoi et, tu verras, ça sonnera comme la plus belle des vérités. » Je ne le savais pas encore, mais Joy emporterait cette vérité six pieds sous terre, sans que je ne puisse découvrir la destinée funambule qu'elle me réservait sûrement.